

Bestioles et remèdes

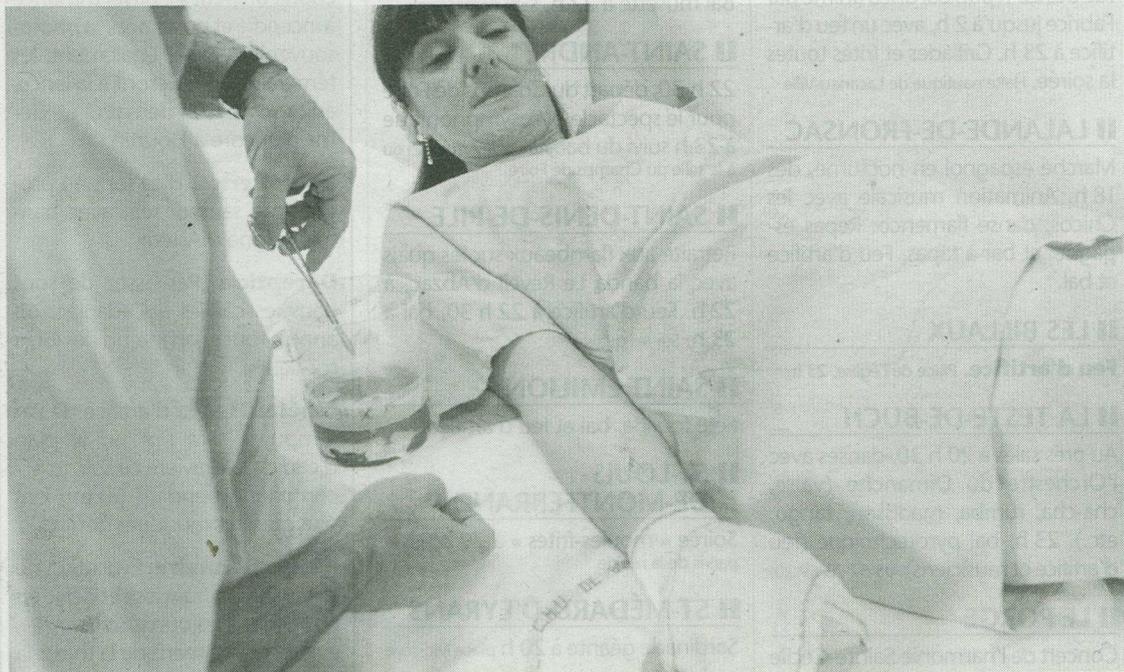
Isabelle Castéra

Elles patientent dans un bocal. Le bocal dans un frigo. Le frigo au plus près d'une salle d'opérations. La salle d'opérations dans le service chirurgie esthétique, SOS main du CHU de Bordeaux. Depuis trois mois, elles n'ont rien mangé. C'est dire si elles ont la dalle. Lorsque le professeur Philippe Pélissier en attrape une au hasard qui frétille dans de l'eau d'Evian, cette dernière s'étire, s'agite et sa tête ventouse cherche dans tous les sens, en quête d'une escarre, d'une blessure. Attirée par l'odeur du sang. Car les sangsues *Hirudo medicinalis* ont tout du vampire.

Aujourd'hui, dans cette salle d'opérations du CHU, la patiente vient de subir une microchirurgie du doigt. Une phalange accidentellement coupée lui a été réimplantée. Formidable travail d'orfèvre de microchirurgie orchestré par le Dr Pélissier. La sangsue affamée se pose sur le doigt, s'attable. Au bout d'un quart d'heure, elle pèse huit fois son poids. La patiente grimace un peu, non de douleur, « Je ne sens rien », mais plutôt de dégoût. « Elle est en train de sauver votre doigt, cette "nana", commente le professeur Pélissier. Elle rétablit la capillarité des petits vaisseaux. Regardez-la avec tendresse. »

Une fois pleines, elles tombent toutes seules. Mais l'équipe n'attend jamais aussi loin, ne laisse pas la sangsue sans surveillance. Dès que le « lambeau de peau » rajouté a repris une couleur normale, la « nana » est décrochée. Mais si le doigt recommence à devenir bleu, hop, une autre prend le relais.

Anticoagulant puissant. La sangsue nourrie au CHU sur les blessures de patients mourra dans un bain de Javel. Radical. « On ne s'en vante pas... » s'excuse le professeur Philippe Pélissier, chirurgien plasticien. « Ces petites nanas ont sauvé des traumatismes incroyables. Elles servent à évacuer le trop-plein de sang et à laisser le temps aux veines de se reconstituer pour prendre le relais, afin de connecter des blocs de tissus vivants, de la peau, des tendons, des organes. Tout le



La sangsue cherche la blessure autour du doigt réimplanté, s'accroche dessus et pompe pour se nourrir. Ce qui permet aux petites veines de se régénérer et de se reconnecter

PHOTO PHILIPPE TARIS

monde sait que nous en conservons en permanence en salle d'op. Au cas où. Dès la sortie du bloc, on sait si oui ou non nous en aurons besoin. Lorsqu'on réimplante un doigt, on rebranche les artères, mais pas les veines. Parfois, il se produit un engorgement qui peut provoquer une nécrose. En 2007, la science n'a rien trouvé de mieux pour aider à la reconstitution des veines. »

Car la sangsue-médecine a d'énormes vertus. D'abord, lorsqu'elle s'accroche à la plaie, elle envoie un analgésique local pour éviter à sa « proie » de souffrir. Puis elle injecte un anti-inflammatoire, et afin de pomper le maximum de sang, la sangsue produit un anticoagulant puissant qui a le pouvoir de le fluidifier. Les petites bêtes viennent au secours des doigts coupés, des greffes de peau. Et personne ne s'en plaint.

Des larves de mouches. À l'hôpital d'instruction des armées Robert-Picqué, au sein du service dermatologie, un jeune médecin a choisi de s'intéresser aux larves de mouches. « Larvothérapie » dit-il. Pascal Toussaint, médecin-chef dermatologue du service dermato, s'est tourné vers cette pratique en 2005, face à des patients présentant des plaies nécrosées aux jambes. Aucune médecine actuelle n'en venant à

Jacques Baudet, le pionnier

C'est le professeur Jacques Baudet aujourd'hui à la retraite, qui fut le patron du service chirurgie esthétique et de chirurgie de la main, pionnier en Europe de la microchirurgie, le seul à réimplanter des doigts dans les années 70. Et c'est aussi lui, qui pensa à avoir recours aux sangsues pour sauver les doigts de réim-

plantés de ses patients. « Pourtant, ça ne date pas d'hier. Napoléon avait fait voter une loi, obligeant les hôpitaux français à tenir à disposition du corps médical des sangsues vivantes ! J'ai commencé à les utiliser dans les années 70. La sangsue est une usine chimique, d'une rationalité inouïe. »

bout, Pascal Toussaint a importé des asticots anglais, des larves. Une pratique innovante et pourtant datant de l'Antiquité. « On contrôle davantage, sourit le médecin. Déjà, il me faut obtenir une autorisation temporaire d'utilisation auprès de l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé. Autorisation temporaire et nominative, pour un patient précis. Les larves de mouches sont achetées, via un prestataire français, en Angleterre. Elles se présentent enfermées dans des sachets, que l'on pose sur des ulcères chroniques, des escarres, des ulcères de pieds. Ça nettoie la plaie de façon radicale. »

Certes, si la blessure présente au bout de quelques jours de « larvothérapie » des signes de cicatrisation, le patient, lui, serre les dents. Parce que les larves

grouillent sur sa peau, ça picote, avec une sensation de corps étranger vivant. N'empêche, les larves fabriquent des enzymes salivaires (fibrine) qui diluent les saletés de la plaie puis sont absorbées par les vaillantes gloutonnes. « Ce n'est pas révolutionnaire comme pratique, tempère le docteur Toussaint. Nous l'avions oublié, c'est tout. Nous utilisons cette méthode en bout de protocole, lorsqu'on a tout essayé avant ! »

Dans le petit monde hospitalier de l'agglomération bordelaise et même au-delà, nul n'ignore que le CHU garde au frais des familles de sangsues affamées. Qui parfois sont appelées en urgence dans d'autres services. À Robert-Picqué, des patients venus d'ailleurs sont « récupérés » pour subir l'ultime recours aux larves. Et ainsi sauver un pied, une jambe.